

Pister la recherche avant qu'elle ne se sauve

Céline Estenne

Traces de recherche

C'est quoi être sale / C'est quoi la crasse

Recherche menée à L'L de mai 2020 à janvier 2023

Table des matières

<i>Avant de partir (en recherche).....</i>	2
I. Suivre les pas... Itinéraire d'une recherche (dans le temps, dans le monde et dans la vie).	4
II. Nids, terriers et autres habitacles : lieux où la recherche s'est attardée, où elle a voulu s'établir.....	5
III. Poils et pennes... chercheuse s'arrache les cheveux, recherche y laisse des plumes....	17

Avant de partir (en recherche)

En 2019, j'ai envoyé à L'L une proposition de recherche intitulée *C'est quoi être sale*. Je voulais questionner les normes de la propreté, le système symbolique qui lui est attaché, mon propre rapport intime à la crasse. Je voulais interroger le sort qu'on lui réserve, en Occident, là où est né l'hygiénisme, à peu près en même temps que l'industrialisation et les incommensurables monceaux de crasse qu'elle fit sortir de terre ; interroger d'un même mouvement la crasse du corps, celle de la ville, et celle de la planète, la crasse microscopique incrustée sous l'ongle du pouce et la crasse colossale qui s'agglutine aujourd'hui en continents entiers.

La « crasse » est un objet relativement indéfini. C'était justement cela qui m'intéressait : partir de la langue, en me demandant quel est le commun de tout ce qu'on désigne par ces termes : sales, saletés, crasses... Odeurs émanant d'un vêtement ; moutons de poussière s'accumulant derrière une porte ; eau d'une rivière en aval de certaines usines, etc¹. Qu'est-ce qui, exactement, est sale, dans ces saletés ? Mon envie était d'interroger les raisons, médicales, culturelles, symboliques et/ou imaginaires, qui font que l'on classe l'une ou l'autre chose dans cette vaste catégorie du sale : toxicité, infraction aux normes d'hygiène en vigueur, rapport au corps et à ses productions... et de voir comment ces justifications se répondent, s'interpénètrent, se *contaminent* les unes les autres, et dessinent un paysage axiologique à explorer, la crête d'une montagne séparant le propre du sale, à arpenter.

La crasse, le sale, étaient pour moi des prismes par lesquels interroger notre rapport au monde, notre rapport à notre environnement, notre rapport à nous-mêmes, et aux autres vivant·e·s. À cette époque, je ne me lavais pas les cheveux, je vivais en colocation dans un appartement que nous nettoyions à tour de rôle et, jeune travailleuse des arts à l'emploi précaire, je ne pouvais exclure de devoir, dans six mois ou dans un an, me retrouver un travail alimentaire auquel la proximité de la crasse ne serait pas complètement étrangère.

Ma première résidence a eu lieu à la fin du printemps 2020. C'est chez moi, dans la poussière d'un appartement bruxellois, que s'est ouverte cette recherche, alors que nous étions toutes et tous confiné·e·s depuis près de deux mois. En quelques semaines, la question de la propreté, elle-même contaminée par la question de la santé en contexte pandémique, était devenue un objet politique de premier ordre en même temps qu'une obsession collective. Pour la première fois de ma vie, je me suis demandé si je devais me laver les mains après avoir touché l'interrupteur de ma cage d'escalier ; soudain la promiscuité de corps inconnu·e·s occupa une part de mon attention, de mon temps, de mon énergie.

J'ai, pendant six résidences, réparties sur un an et quatre mois, cherché comment les arts de la scène (et, puisque c'est celui que je pratique, le théâtre) pouvaient m'aider à m'approcher de la crasse ; comment la scène pouvait être le lieu, le moyen, l'outil d'un questionnement sur le sale, et comment en retour la crasse (et ce qu'elle traîne avec elle d'affects, de symboles, de pensées) pouvait faire l'objet d'une exploration poétique, qui fut aussi souvent politique. S'en sont suivies une pause de huit mois², puis une reprise sous la forme d'une résidence

¹ Il y a eu tout au long de ma recherche des allers-retours entre la notion de crasse et celle de déchet. Certes, ces deux termes ne sont pas équivalents, mais il ne me semblait pas possible de déterminer une différence de fond, de *nature*, entre la crasse et le déchet. De l'une à l'autre, il y a pour moi un continuum, et toute circonscription à l'intérieur de celui-ci me paraît forcément arbitraire. Le déchet est le devenir de la crasse, son aboutissement le plus probable (la crasse va dans l'eau du bain, qui va dans les égouts) et donc je ne peux pas penser la crasse sans penser le déchet.

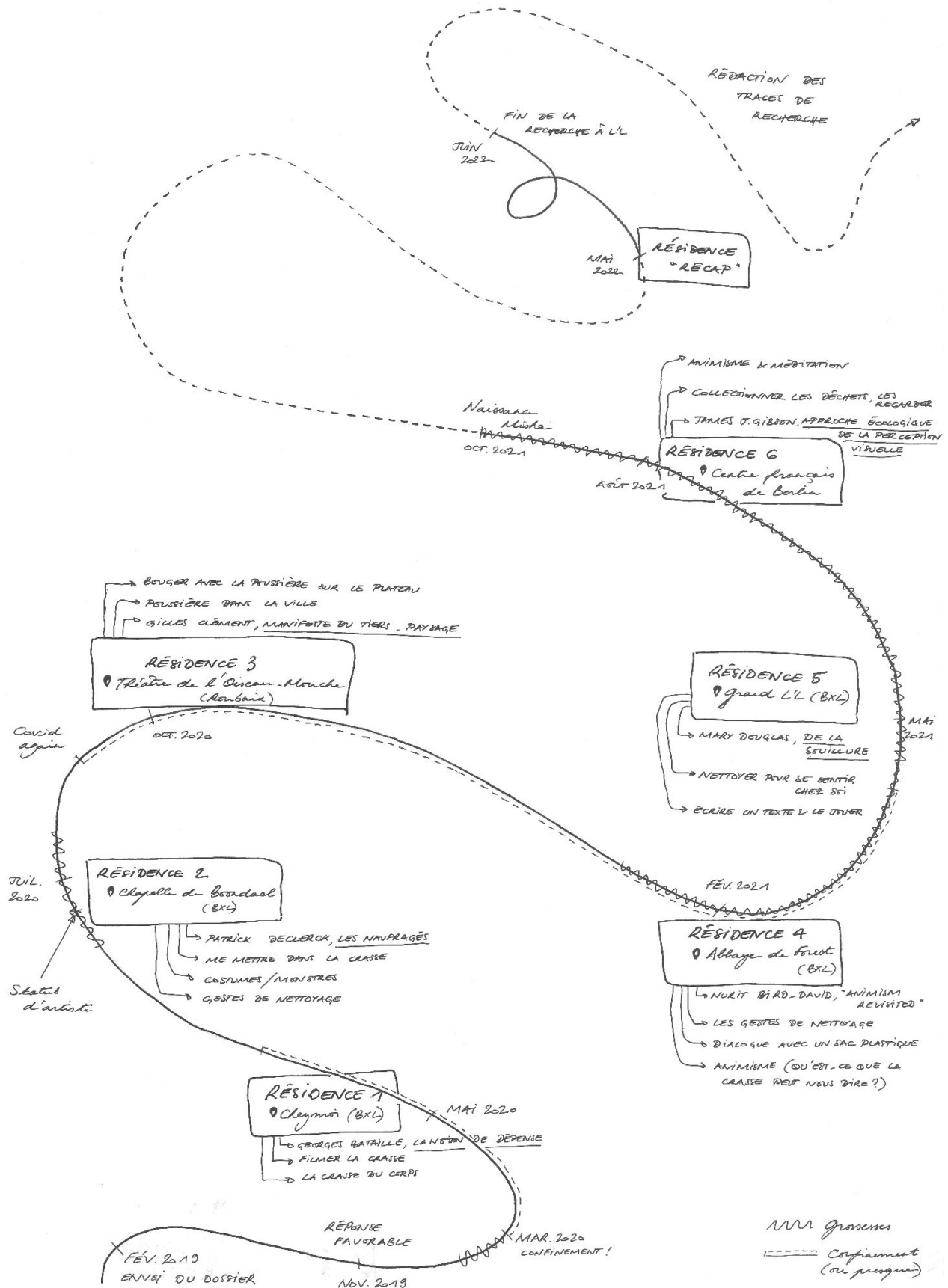
² Le temps de mettre un enfant au monde et de retrouver dans mon cœur, ma tête et mon corps l'espace nécessaire pour reprendre la recherche.

« moment récapitulatif »³, à l'issue de laquelle j'ai pointé de nouvelles pistes impliquant des modalités de recherche incompatibles avec le cadre proposé par L'L, et venant ainsi clore mon parcours à L'L.

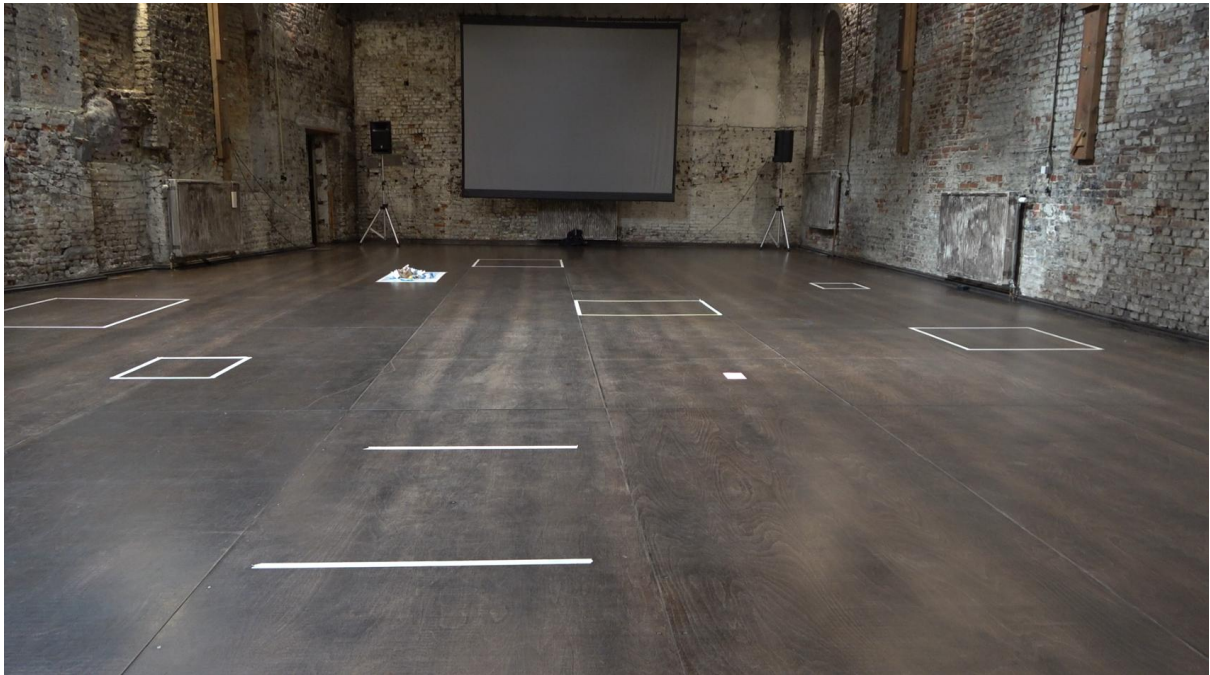
La trace du cerf n'est pas le cerf. Elle est l'empreinte que le cerf laisse derrière lui. Le reste du cerf, le cerf le prend avec lui. Avant que ma recherche ne s'en aille gambader ailleurs, j'ai tâché de consigner quelques traces de ce qu'elle fut à L'L, empruntant aux techniques de pistage ancestrales.

³ Lors de cette résidence, il s'agit de repasser par la matière de toutes les résidences précédentes : de refaire le chemin, de revisiter les pistes et les explorations (textes, vidéos, expérimentations au plateau...), mais aussi les questions, les impasses...

I. Suivre les pas... Itinéraire d'une recherche (dans le temps, dans le monde et dans la vie)



II. Nids, terriers et autres habitacles : lieux où la recherche s'est attardée, où elle a voulu s'établir



Dedans, dehors : parcours et circulation de la crasse – Résidence 5, mai 2021

J'observe les déambulations de ma recherche. Il y a les grands espaces qu'elle a parcourus en galopant, ne produisant qu'accidentellement des traces superficielles. Il y a les forêts touffues dans lesquelles elle s'est vautrée, ruminant ou dormant, s'étalant de tout son poids, croyant peut-être elle-même qu'elle ne se relèverait pas. Et puis, il y a les lieux par lesquels elle est repassée, de fois en fois, comme une habitude, une obsession, un rituel ; ces carrefours dont la terre piétinée laisse apparaître des circonvolutions qui se croisent, se segmentent, se fusionnent pour se séparer à nouveau.

Je ne peux en dresser ici la cartographie exhaustive. Je me limite à décrire quelques clairières où elle resta longtemps, l'un ou l'autre trajet singulier, et les allures que prit sa silhouette en se fondant dans certains paysages.

Pour plus de légèreté, et pour éviter de m'empêtrer définitivement dans un documentaire animalier incompréhensible, je fais ici une pause dans la métaphore.

La recherche était cadrée par deux questions : « C'est quoi être sale / C'est quoi la crasse » ; questions qui n'en étaient pas puisqu'elles étaient, d'emblée, dépourvues de points d'interrogation. Elles délimitaient un champ d'exploration autour de la crasse, exploration qui n'était pas en soi intellectuelle (même si elle avait bien sûr son volet théorique), mais qui n'avait rien non plus d'intrinsèquement scénique – j'y reviendrai.

Plus précisément, ce champ d'exploration était défini par un certain nombre d'intuitions poétiques, éthiques et politiques, formulées dans ce que j'ai appelé alors une « lettre-programme »⁴, et qui avaient valeur d'hypothèse.

0) Intuitions et hypothèse

Dans le fond, ce qui m'intéressait ce n'était pas tant de poser la question « qu'est-ce que la crasse ? » que de déployer une réflexion assertive autour de ce qu'elle représente symboliquement en Occident, et du rapport au monde qui en découle, en admettant d'emblée que notre relation à la crasse n'a rien d'absolu – bref, d'en imaginer d'autres, et d'inventer, par le théâtre, des moyens de les faire exister.

Le désir était de chercher des façons de renouveler notre rapport à la crasse, et par là notre rapport à nous-mêmes, aux autres vivant·e·s, et à notre environnement de manière plus générale, en partant du principe que notre relation collective à la crasse est une métonymie de notre rapport à tout ce qui existe « autour » de nous – notre planète bien sûr, mais aussi notre région, notre milieu ou notre ville, notre lieu de vie, voire notre corps – et que mettre cette relation au travail pouvait participer d'une forme de « réajustement ».

Ma réflexion comprenait les étapes suivantes :

- Premier constat : ce qu'il y a de plus évident dans notre relation à la crasse, c'est notre manière de la soustraire à nos yeux. Nous nous lavons dans une eau qui disparaît immédiatement dans le secret des canalisations ; nous amassons la crasse dans des lieux désignés (poubelles) que nous sortons ensuite de nos maisons, pour les envoyer dans des décharges que nous ne visitons pas, dans des pays éloignés, et, souvent, nous faisons faire cela par des personnes que nous avons aussi appris à ne pas regarder. Bref, nous évacuons la crasse et, une fois évacuée, nous n'y pensons plus. À l'exception de celles et ceux que la gestion de la crasse occupe de manière substantielle (celles et ceux pour qui elle représente un travail conséquent, rémunéré ou non), nous y pensons le moins possible, nous cessons d'y penser le plus tôt possible, nous ne nous préoccupons pas ou peu de ce que cette crasse devient. Le système actuel de traitement des déchets nous permet de faire comme si, dès lors qu'elle franchit le seuil de notre demeure, elle n'existait plus. La crasse en tant que « refoulé ». Ce « nous » est d'abord celui des Occidentaux·ales, plus précisément celui des Occidentaux·ales blanc·he·s, plus exactement celui des Occidentaux·ales blanc·he·s et bourgeois·es, celui du rapport occidental, blanc et bourgeois à l'« environnement », et à « la nature », comme à des choses qui nous sont extérieures, qui sont distinctes de nous.⁵
- Corollaire de ce premier constat : bien sûr, certain·e·s se coltinent cette crasse tous les jours. Celles et ceux qui travaillent avec elle (éboueur·euse·s, personnel d'entretien, employé·e·s des centres de traitement des déchets, récupérateur·euse·s informel·le·s de matériaux recyclables – et donc vendables – dans les poubelles et les décharges...), donc celles et ceux qui permettent à d'autres de ne pas s'en soucier, de ne pas en pâtir ; celles et ceux qui habitent les parties du monde où la crasse, de facto,

⁴ Un document rédigé en amont de la première résidence, faisant suite à la première rencontre avec l'équipe de L'L et aux questions qu'elle avait fait émerger.

⁵ Entre autres références, voir Miguel Benasayag, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2014, et Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 2005.

est là – que ce soit dans les pays riches, ou dans les pays pauvres où les pays riches exportent et entassent leur propre crasse – ; toutes celles (et ceux) qui ont en charge le travail du *care*, qui lavent les lieux de vie, les vêtements, les personnes.

- Ces deux constats en entraînent un troisième : n'ayant plus affaire avec la crasse, n'ayant pas commerce avec elle, nous (blanc·he·s, habitant·e·s des pays riches, bourgeois·e·s) pouvons en produire toujours plus. La civilisation occidentale a inventé l'hygiénisme, en même temps elle est (et de loin !) celle qui produit et a produit le plus de crasse.
- La définition (occidentale, blanche, bourgeoise) de la « crasse » a sa part d'arbitraire.
- On peut changer notre rapport à la crasse pour changer notre rapport au monde. C'est une manière de croire dans la pratique : ce n'est pas en changeant abstraitement nos idées sur le monde qu'on changera notre rapport à la crasse, mais changer concrètement notre rapport à la crasse peut, peut-être, contribuer légèrement à nous replacer *dans* le monde⁶. Et une manière de croire dans le pouvoir de l'art : l'art comme le lieu où l'on éprouve d'autres régimes d'attention, de perception ; l'art comme moyen d'une sensibilité augmentée au monde et à sa complexité, comme support d'un déplacement dans notre expérience du monde.

Ces intuitions dessinaient un faisceau de désirs qui furent la source d'élaborations textuelles et d'expérimentations au plateau.

1) Accumulation et prolifération (comme motifs de la crasse)

De la crasse j'en voulais, et j'en voulais beaucoup. J'en voulais sur le plateau, j'en voulais pour me mettre dedans. Il me semblait que pour pouvoir faire ou dire quoi que ce soit au sujet de la crasse, il fallait commencer par y mettre mon corps, y plonger tout entière, y séjourner un temps. Je voulais la crasse abondante, écrasante, j'en voulais faire un paysage où disparaître, en contrepoint à cette tendance réflexe à la faire disparaître, elle. Cette crasse immense, débordante, monumentale fut comme un point d'attraction autour duquel gravita la recherche, sans être jamais atteint.

Pour me mettre dedans sans devoir déverser l'intégralité d'une décharge sur les plateaux de L'L et de ses lieux partenaires⁷, j'en ai fait des costumes, un corps de crasse dans lequel me glisser.

⁶ Ceci s'inscrit dans un courant de pensée largement présent à gauche et dans les mouvements écologistes, où les travaux d'Isabelle Stengers, de Bruno Latour, et bien d'autres, sont des références incontournables. N'étant familière de ces textes que superficiellement et partiellement, je ne peux les citer plus systématiquement, et m'en excuse.

⁷ Voir III. *Poils et pennas : chercheuse s'arrache les cheveux, recherche y laisse des plumes*, p. 17.



Me mettre dans la crasse : masque de déchets – Résidence 2, juillet 2020

Pour pouvoir l'observer, je l'ai suivie dans la ville. J'ai voulu comprendre où elle commençait, j'ai cherché ce que serait son état d'accumulation minimal. Je l'ai regardée dans les coins, aux pieds des bordures, à tous les endroits légèrement inaccessibles que le nettoyage n'atteint pas. Des endroits où, généralement, poussent aussi des végétaux indésirés.



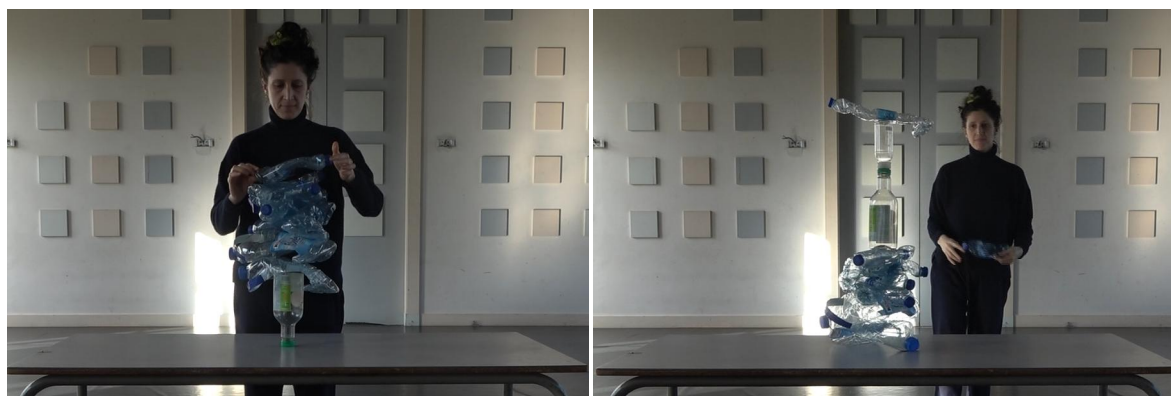
Cohabitation de la crasse et du végétal à Roubaix – Résidence 3, octobre 2020

Cela m'a étonnée de trouver des végétaux aux endroits où je cherchais la crasse ; que la crasse, que j'associais à la mort, soit un lieu refuge pour du végétal en ville, pour ce que Gilles Clément, jardinier, paysagiste et botaniste, appelle le « Tiers paysage », et qu'il définit en parlant de « soustraction du territoire anthropisé » : des espaces, même petits (friches, talus, bords de route, landes abandonnées...) qui ne sont occupés ni par le bâti, ni par le travail agricole, ni par la gestion forestière ; où l'homme ne fait rien, et où par conséquent se trouve un réservoir inouï de biodiversité. Le « Tiers paysage » est le paysage formé par les territoires délaissés par l'humain. Dans son *Manifeste du Tiers paysage*, Gilles Clément le décrit de la façon suivante, qui peut à mon avis éclairer utilement les espaces occupés par la crasse : « L'anthropisation planétaire toujours croissante entraîne la création de délaissés toujours plus nombreux. [...] Tout aménagement génère un délaissé. [...] En toutes circonstances le Tiers paysage peut être regardé comme la part de notre espace de vie livrée à l'inconscient. Profondeurs où les événements s'engrangent et se manifestent de façon, en apparence, indécidée. Un espace de vie privé de Tiers paysage serait comme un esprit privé de l'inconscient. Cette situation parfaite, sans démon, n'existe dans aucune culture connue. »⁸

⁸ Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Éditions Sujet/Objet, 2004. Accessible en ligne : <http://www.biodiversiteetbati.fr/Files/Other/DocComplGTBPU/F05-ManifesteTiersPaysage-GClement.pdf>

Au regard de la présence, dans les territoires de la crasse en ville⁹, de végétaux plus divers qu'il n'y paraissait, je me suis ainsi demandé si la crasse pouvait, elle aussi, être considérée comme un « espace d'accueil de la diversité ».

Pour pouvoir l'appréhender, enfin, j'en ai pris avec moi sur le plateau, j'en ai fait des lignes bien rangées, puis des agencements sophistiqués, puis je me suis dit que la crasse n'était jamais mieux qu'entassée, et j'ai pensé que c'était intéressant, comme forme plastique, le tas. J'ai pensé que c'était un mode de sociabilité, qu'en faisant des tas nous entrions dans le mode de sociabilité de la crasse. J'ai pensé que le tas est en même temps une non-forme, le degré zéro de l'agencement, mais qu'il n'était pas si étranger de la pile. Et que la pile a toujours quelque chose d'un équilibre précaire ; que faire des piles pouvait, presque, se charger d'une dimension magique.



Tas savant de bouteilles en plastique – Résidence 4, février 2021



Le contenu du sac d'aspirateur : tas fait de plein de trucs – Résidence 6, août 2021

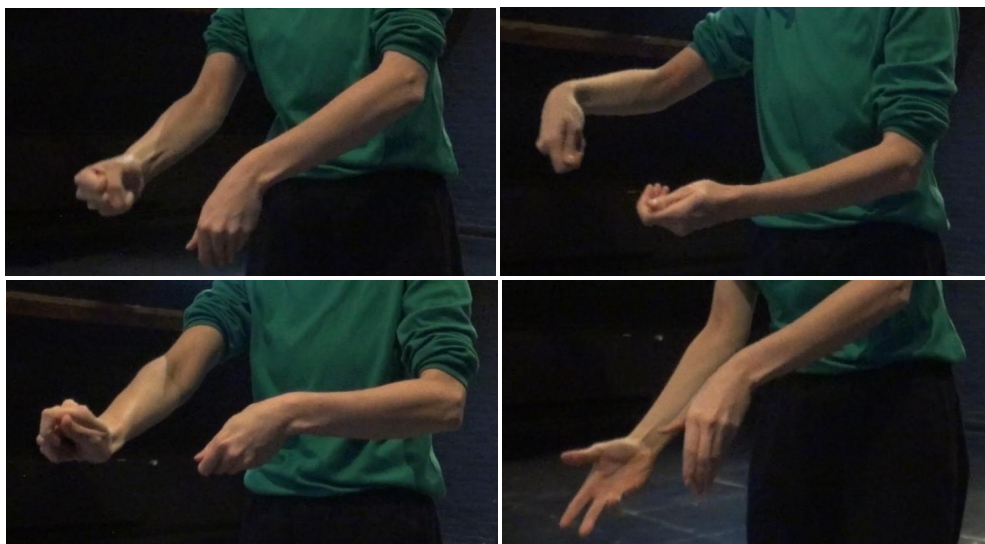
⁹ C'est à Roubaix, en résidence au théâtre de l'Oiseau-Mouche, que j'ai suivi ce fil. Quand je dis « en ville », je parle donc de villes où le ramassage des déchets, l'égouttage, le nettoyage des espaces publics sont organisés, subventionnés, normés par l'État. Je n'ignore pas qu'ailleurs la crasse en ville pose des problèmes immenses de salubrité et de santé publiques, et incarne une menace réellement mortifère.

2) Ce que la crasse fait au corps

L'une de mes questions était : qu'est-ce qu'on fait de la crasse ? Je voulais interroger le geste, l'action de nettoyage, de purge, d'assainissement, et considérer ce que ces actions disent de nous aussi bien que ce qu'elles produisent, individuellement et collectivement, en variant ici aussi les échelles. Nettoyer, laver, épousseter, ranger... malgré les gants et le tablier, c'est regarder la crasse de près, la découvrir parfois plus poisseuse, plus collante ou plus généreuse que ce qu'on avait imaginé ; c'est y mettre son corps pour l'anéantir, ou, au moins, la déplacer. C'est, à chaque seconde, actualiser un jugement discriminant le propre du sale, ce qui peut être conservé de ce qui doit être évacué.

Ces gestes, j'ai donc commencé par les faire et les refaire.

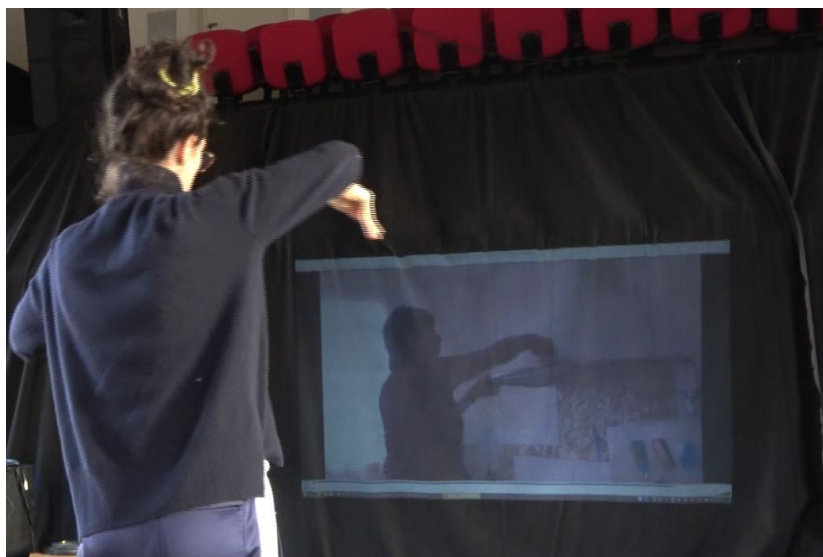
J'ai d'abord travaillé sur mes propres gestes de nettoyage, filmant ma vaisselle ou mon ménage, et tâchant de refaire à l'identique les gestes sur le plateau : gestes répétés longtemps, gestes refaits au ralenti, gestes poussés à la monomanie. Puis j'ai reproduit, comme une chorégraphie dans la glace, les mouvements de travailleur·euse·s de la crasse tels qu'ils apparaissent dans des documentaires. Et j'ai observé les états de corps qui en découlaient. Je les ai refaits sans l'accessoire qui leur donne leur sens et leur forme, obligeant mon corps à faire exister, par l'attention et la présence, l'éponge absente. À partir de mes enregistrements vidéo, j'ai sélectionné des mouvements précis, je les ai coupés et montés, pour en faire comme un collage chorégraphique à reproduire sur le plateau. Je les ai scrutés dans leur forme, travaillant des silhouettes comme autant de sculptures vivantes. Je les ai aussi détournés pour les rendre moins ennuyeux, passant l'aspirateur en patins à roulettes. J'ai enfin travaillé sur les sensations physiques du ménage : la peau fripée d'humidité au bout des doigts, l'odeur forte des détergents, le bruit de la mousse, la texture des gants en caoutchouc...



Refaire les gestes de nettoyage : une vaisselle sans vaisselle – Résidence 3, octobre 2020

Refaire les gestes de nettoyage, c'est la piste de travail corporel qui a le plus fermement « insisté » au cours de ma recherche, revenant, résidence après résidence ; se déployant dans une variété de propositions. Il y avait bien sûr le fait de les éprouver, d'éprouver l'effet du nettoyage sur mon corps – la répétition, la fatigue, etc. –, de les abstraire de leur contexte, de les considérer pour leurs qualités corporelles et chorégraphiques. Il y avait aussi le désir de les rendre plus plaisants, une quête sur le moyen de faire de ces gestes des occasions de mouvements pleinement conscients, des moments pour goûter l'existence de son corps, pour admirer l'extraordinaire sophistication avec laquelle nos os, nos muscles, nos articulations rendent ces mouvements possibles, pour être le support d'une expérience méditative... Bref,

de les libérer du seul objectif d'efficacité. Le but ne fut jamais de les embellir, mais de chercher comment ils pouvaient se re-poétiser, devenir le lieu d'une nouvelle forme de sensualité.



Refaire les gestes de nettoyage : la hotte, Régine et moi, Résidence 4, février 2021

3) Crasse et rituel

Le nettoyage a partie liée avec la dimension rituelle. D'abord parce que les tâches liées au nettoyage sont à faire et à refaire, et comportent ainsi une dimension cyclique : elles marquent un avant et un après ; elles sont le lieu d'habitudes, de règles, de traditions individuelles, familiales ou culturelles. Ensuite parce que, même si les « us et coutumes » en matière de nettoyage sont en apparence justifiés par des arguments hygiénistes ou sanitaires, ils servent aussi des enjeux symboliques d'appropriation ou de territorialisation : on nettoie pour se sentir chez soi.

Mary Douglas, anthropologue et autrice de *De la souillure*, livre passionnant qui m'a servi d'appui théorique, écrit : « Nos idées sur la saleté sont l'expression de systèmes symboliques. [...] Si nous réfléchissons honnêtement à nos récurages et à nos nettoyages, nous conviendrons aisément qu'ils n'ont pas pour but principal d'éviter les maladies. Nous séparons, nous traçons des frontières, nous rendons visibles les décisions que nous avons prises sur ce que doit être notre "foyer" ». ¹⁰

Comme je l'ai dit plus haut, depuis quelques siècles, en Occident, nettoyer veut dire envoyer sa crasse toujours plus loin. Un des préalables de ma recherche était l'idée que cette manière de faire est ce qui permet une production de déchets toujours plus grande : ne voyant pas l'étendue de la crasse, nous pouvons penser vivre sur une planète propre, ou à tout le moins nous pouvons croire que la crasse y est lavable, recyclable, résorbable. Ainsi nous pouvons ne pas nous soucier de ce que la crasse représente comme problème, à l'échelle mondiale. Il y avait donc, dans ma recherche, le désir de travailler à des rituels collectifs de nettoyage, qui permettent non pas de distinguer le « chez soi » du reste du monde, mais d'*embrasser* la crasse du monde, de chercher de nouvelles manières d'habiter la Terre avec la crasse qu'elle héberge désormais.

¹⁰ Mary Douglas, *De la souillure*, Paris, La Découverte, 1967, p. 54 et p. 86.

Dans mon journal de recherche, j'envisageais des :

... rituels qui nous permettent de lâcher l'idée que la crasse n'est pas notre¹¹ affaire, à "dénaturaliser" l'idée qu'on peut se décharger de la crasse, et du travail de la crasse, sur d'autres. Sortir de l'idée que la crasse est séparée de nous comme nous sommes séparés de notre environnement. Au contraire, il y a continuum entre la crasse et nous. Ce n'est pas seulement qu'elle nous suit, c'est que nous sommes crasse en devenir.

(Journal de recherche, Résidence 2, juillet 2020)

L'orientation générale de la recherche se précise : le nettoyage (dans tous les sens du terme) prend déjà beaucoup de place dans nos vies (parfois plusieurs heures par jour). Mais il y a fort à parier que cette place va augmenter. D'une certaine manière, si on regarde ce qui nous attend sur Terre, on peut dire que la condition humaine des générations présentes et futures va être de nettoyer (la Terre, bien sûr, mais aussi, en Occident, les vieux-eilles, par exemple). Mon pari : peut-être que le regard qu'on porte sur les activités de nettoyage (et donc, par ricochet, sur la fréquentation de la crasse), à savoir que c'est dégradant et/ou sans intérêt, que ce regard est non seulement historiquement construit sur des bases politiques (patriarcales, coloniales, capitalistes) qu'il faut questionner, mais surtout qu'il peut être transformé. Peut-être que la crasse, en tant qu'elle cristallise quelque chose de notre condition, peut être l'espace d'une forme de transcendance, de sacré, de révérence, et que les activités qui lui sont liées peuvent être réinvesties (rituels, jeux...), donc repensées et réinventées pour qu'elles se chargent d'un nouveau sens, et peut-être d'une forme de plaisir. Il y a quelque chose de cette utopie que je veux creuser.

(Journal de recherche, Résidence 2, juillet 2020)

Je pensais que pour imaginer de tels rituels, il fallait commencer par parvenir à considérer la crasse, à la regarder, à en comprendre l'ampleur, la nature, la puissance parfois dévastatrice : la toucher, la respirer, la contempler. Et cela, je pensais que les personnes qui, aujourd'hui, sont en charge de la crasse, pouvaient peut-être nous y aider.

Au centre de ma recherche se trouvait en effet une attention à celles et ceux que j'avais appelé·e·s « les travailleurs et travailleuses de la crasse » : femmes et hommes de ménage, balayeur·se·s de rue, aides-soignant·e·s..., ces personnes qui « nettoient le monde », comme dit Françoise Vergès¹² – le monde et les gens. C'était pour moi l'un des aspects les plus nécessaires de ma question, son versant politique : à qui confie-t-on le travail de la crasse, contre quelle rémunération, contre quel statut social, quelle charge symbolique, quelle considération ? Aux femmes, aux personnes racisées, aux personnes pauvres... et, à l'échelle mondiale, aux pays du Sud Global¹³. Les travailleurs et travailleuses de la crasse révélaient pour moi l'inacceptabilité de notre système capitaliste, raciste, sexiste, dévalorisant à l'extrême un travail nécessaire, dont nous sommes toutes et tous dépendant·e·s. Mais ils·elles incarnaient aussi à mes yeux une position d'expertise vis-à-vis de la crasse : expertise sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle nous fait, et sur les façons de vivre avec elle. Un savoir qui, me semblait-il, pouvait instruire tou·te·s les autres : savoir que la crasse est là, ne pas pouvoir la nier, l'oublier, être bien obligé·e·s de se penser soi-même avec et à l'intérieur de la crasse, et donc d'inventer une estime de soi qui ne soit pas aveugle à l'état du monde : une manière d'assumer un corps, un espace et un temps atteints par la crasse, qui interdise l'illusion de la pureté.

¹¹ J'ai tendance à user et abuser de ce « nous ». Je redis que la communauté qu'il désigne est celle des habitant·e·s blanc·he·s et bourgeois·e·s des pays riches.

¹² Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019, p. 8.

¹³ C'est aussi chez Françoise Vergès que je suis, pour la première fois, tombée sur cette formulation.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Pays_du_Sud

Nous sommes tou·te·s des éboueur·se·s en devenir. Les éboueur·se·s, les femmes de ménage, sont les mieux placé·e·s pour nous aider à trouver le sens, la dignité, l'intérêt de vivre ces vies que d'autres trouvent « invivables ». Les personnes dont c'est déjà la vie développent inévitablement une culture de la crasse, culture qui fabrique ses propres poétiques, ses rituels, ses croyances singulières, une manière d'habiter nos corps, nos villes, notre planète : l'ethos de celles et ceux qui ont affaire avec la crasse, et qui peut peut-être nous inspirer.

(Journal de recherche, Résidence 2, juillet 2020)

On peut dire que je leur fantasmais une forme de sagesse, fantasme qui reposait, je m'en rendis compte plus tard, sur une romantisation raciste et classiste par laquelle je leur prêtais tout un tas de paroles et d'affects ; fantasme qui, au contact de rencontres réelles, se serait peut-être évanoui (ou du moins transformé) de lui-même, mais ce travail de terrain n'a pas pu avoir lieu dans le contexte de L'L¹⁴. À défaut, je fis avec ce que je trouvais : des documentaires. Je pris par exemple les mots de Régine, l'une des femmes de ménage que l'on suit dans le documentaire de François Chilowicz, *Profession femme de ménage* (2008), et je vis si je pouvais les mettre dans ma bouche :

« Je ne réfléchis pas. Je fais – je sais faire, tout le monde sait faire, c'est pas compliqué. Je prends un réel plaisir c'est-à-dire de... un plaisir de l'ordre de la sensualité c'est-à-dire d'être accroupie, d'être vautreée, d'avoir les mains dans l'eau de, de frotter de... transpirer euh... de bouger voilà c'est..., et puis de sentir les autres et de les sentir euh... voilà dans toutes les petites traces qu'ils me laissent, comme des petits messages.

Je sais pas voilà donc euh... au départ euh, c'était pas simple en société d'en parler, surtout à une soirée quand euh on rencontre des gens pour la première fois, puis y a les amis et que... forcément on vous demande euh : « et toi dans la vie qu'est-ce que tu fais ? » bah... « moi je suis femme de ménage » et enfin... ça jette un froid.

Je sens assez rapidement quelle relation peut être instaurée... et je m'y soumetts. Avec consentement. C'est comme si je jouais un rôle différent dans chacune des maisons où je passe. Donc je suis jamais la même femme de ménage. Les grands traits du rôle ici c'est d'être euh... euh... comment je pourrais l'exprimer ?... Je pense qu'ici c'est vraiment d'être au service, de collaborer. J'ai aucune position euh maîtresse, j'ai aucun pouvoir. Ce n'est qu'une collaboration.

Moi j'aime tellement le repassage que généralement, je commence ma journée euh chez moi avec euh un peu de repassage... pour me réveiller. Je sais pas c'est la lenteur du repassage, la chaleur du fer, l'odeur... du linge. C'est vrai que j'aime beaucoup m'occuper du linge des, des gens. Ça c'est, comme un privilège. La maison où on va aller après je... j'étends les sous-vêtements depuis... depuis 2 semaines, c'est un honneur. Ça c'est extrêmement rare en général, on ne me laisse jamais toucher les sous-vêtements. C'est très très rare.

Les gens ne sont pas du tout conscients, de cette dimension-là, quand ils me confient leur ménage à faire. Bah ce ce ce plaisir voilà que j'ai à les respirer à les... eummmh... à les découvrir... par petites parcelles... intimes. Moi j'ai des clients très sales aussi. Qui se reconnaîtront sans que je les nomme. Si je pouvais décrire c'est y a des toilettes jamais nettoyées pendant une semaine, y avait que moi qui les nettoyais. Euh... Des... des serviettes hygiéniques euh... qui avaient plusieurs jours... parfois des préservatifs... utilisés, voilà ça pouvait donner ça, ça pouvait donner... des choses moisies dans l'évier et euh c'en était même impressionnant et finalement ça m'a... ça m'a pas dérangée. Et

¹⁴ Voir III. *Poils et pennes : chercheuse s'arrache les cheveux, recherche y laisse des plumes*, p. 17.

ça c'est une découverte parce que... avant de faire du ménage je savais pas hein... que j'avais cette aptitude à... mettre les mains dans la saleté sans que ça me... perturbe. »¹⁵

4) Communiquer avec la crasse

Poursuivant cette enquête sur ce que serait une meilleure cohabitation avec la crasse, j'en suis venue à me demander si on ne pourrait pas, carrément, discuter avec la crasse en personne. J'écrivais dans mon journal :

On ne va pas pouvoir vivre sur Terre avec toute cette crasse sans entrer en dialogue avec elle, sans nous laisser instruire par elle. Cela va transformer notre manière de cohabiter avec elle : cesser de l'évacuer, de la soustraire, de la déplacer plus loin. Mais entrer dans une conversation avec elle.

(Journal de recherche, Résidence 4, février 2021)

Entrer dans une conversation avec la crasse, c'est-à-dire lui conférer le pouvoir de nous parler, de nous instruire, d'être une interlocutrice : c'est ce que j'ai appelé la « piste animiste », au sens où l'animisme est la pratique qui consiste à considérer comme sentientes¹⁶ des entités non humaines. À rebours de démarches existant par ailleurs en Occident, conférant à des éléments auxquels la modernité n'accorde pas le statut de personnes la possibilité de se défendre¹⁷ ou de nous parler, il s'agissait ici de donner le statut de personne, non pas à des éléments que l'on veut protéger (fleuves, végétaux, écosystèmes...), mais à des éléments qui incarnent des menaces, des dangers. S'incliner devant la puissance dévastatrice de la crasse, la reconnaître, en toute humilité, pour, ensuite, chercher comment dialoguer, cohabiter, négocier avec elle.

Ce qui m'intéresse, c'est d'explorer des manières nouvelles pour moi d'entrer en relation, et notamment d'entrer en relation avec les déchets. La question n'est pas de savoir s'il est plus ou moins pertinent de prêter une âme aux déchets (aux objets manufacturés en général), mais d'acter que nous devons et devons, que nous le voulions ou non, avoir une relation avec eux. Déchets proliférants, polluants, infiltrant notre eau, notre nourriture, notre corps : nous allons devoir entrer dans un dialogue avec eux. Le premier mérite de ce dialogue sera peut-être simplement de parvenir à les considérer, à considérer leur nombre, les menaces qu'ils font peser sur les écosystèmes, leur omniprésence.

(Journal de recherche, Résidence 4, février 2021)

Je voulais admettre la possibilité, pour la crasse et les déchets, de nous rendre plus savant·e·s, et voir où ça me mènerait ; formuler l'hypothèse de leur capacité à me faire connaître l'état du monde, un peu mieux, un peu autrement. C'était postuler que nous ne savons pas tout des déchets, ou de la crasse, pas tout de ce qu'ils sont en mesure de détruire, mais pas tout non plus de ce qu'ils sont en mesure de créer. Admettre notre ignorance à propos de ce que notre vie sur cette Terre salie pourrait être, sur les formes que la cohabitation de nous, vivant·e·s, avec les non-vivants polluants que nous avons créés, pourraient prendre,

¹⁵ François Chilowicz, *Profession femme de ménage*, 2008.

https://www.youtube.com/watch?v=FM_0S820Jt4

¹⁶ <https://fr.wiktionary.org/wiki/sentient>

¹⁷ Je pense notamment au travail de Maria Lucia Cruz Correia, dans *Voice of Nature: The Trial*, ou à des expériences comme celle du [Parlement Loire](#).

sur les formes de mélanges, d'hybridation surprenantes qui pourraient surgir, sur ce que le désir de vivre sur Terre nous permettrait d'inventer avec et auprès de la crasse en présence.

Inspirée par un article de l'anthropologue Nurit Bird-David, « "Animism" Revisited. Personhood, Environment and Relational Epistemology »¹⁸, je voyais l'animisme comme une « épistémologie relationnelle » :

« L'animisme est une « épistémologie relationnelle » plutôt qu'un échec du raisonnement primitif¹⁹. En d'autres termes, l'identité du soi chez les animistes est fondée sur leurs relations avec les autres, plutôt que sur des caractéristiques distinctives du soi. Au lieu de se concentrer sur le moi moderniste et essentialisé (*individuals*), les personnes sont considérées comme des faisceaux de relations sociales (*dividuals*), dont certaines incluent des « superpersonnes » (c'est-à-dire des non-humains) ».²⁰

Ce qui me parlait, dans cette idée, c'était la mise en évidence, par contraste avec les peuples animistes, de la tendance qu'ont eue les sociétés modernes occidentales à mettre l'accent sur l'individu au sens de ce qui est singulier, unique, séparé, de ce qui me distingue individuellement de mes semblables, et de ce qui distingue l'être humain de tout ce qui l'entoure, là où les peuples animistes se pensent d'abord et à partir de ce qu'ils ont en commun avec ce qui les entoure, à un point tel que cette formulation n'a même pas de sens pour eux : ils sont le produit de ce commun, ils existent avec, grâce à et en même temps que tous les non-humain·e·s avec qui ils font monde. Et c'est parce que ce commun est premier qu'une communication avec des non-humain·e·s est possible.

On trouve chez les peuples animistes une connaissance de leur environnement (de la montagne avec laquelle ils vivent, par exemple) d'une nature que nous ne pouvons même pas imaginer, tant elle passe par d'autres voies (affectives, symboliques, épistémologiques) que celles de la science occidentale à laquelle nous sommes habitué·e·s²¹. L'intérêt pour moi, à la lecture de l'article de Nurit Bird-David, n'était pas de chercher à copier des rapports au monde qui me sont profondément étrangers et que je ne comprends pas, mais de réaliser qu'en fait il y a déjà, dans ma petite vie laïque et apparemment rationnelle, des pratiques animistes, qui se présentent sur le mode de la fiction, du jeu, ou parfois même de la prière (ne fut-ce que lorsque je supplie mon téléphone de se rallumer après qu'il soit tombé dans une flaque d'eau) et que ces pratiques peuvent être un point de départ pour entrer dans un nouveau type de relation avec la crasse. Bien sûr, de telles pratiques n'ont rien de commun avec un système de pensée et de connaissances organisé en culture et/ou en religion, mais ils permettent déjà peut-être une certaine adresse, et une certaine écoute, à partir desquelles je pourrais peut-être apprendre des choses que je ne soupçonne pas au sujet de la crasse. Prendre au sérieux le fait que certain·e·s humain·e·s s'orientent dans le monde en parlant avec lui.

À une époque où la description scientifique de la catastrophe qui se prépare nous condamne souvent à la sidération et à l'impuissance, peut-être n'est-il pas vain de chercher à connaître

¹⁸ Nurit Bird-David, « "Animism" Revisited. Personhood, Environment, and Relational Epistemology », *Current Anthropology*, Vol. 40, Supplement, February 1999.

¹⁹ L'article de Nurit Bird-David fait une critique rigoureuse de l'animisme tel qu'il fut conceptualisé par l'anthropologie occidentale, qui l'a réduit à une forme de grossière erreur, de superstition risible aux yeux de la science occidentale.

²⁰ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Animisme>

²¹ Amanda Piña, chorégraphe, dont le travail explore le pouvoir politique et social du mouvement ancré dans des formes de connaissances indigènes, en parle très bien dans ce débat de la série *Toestanden*, organisé par le Voouit en 2021 : <https://vimeo.com/507160293>

la crasse (ici entendue dans son continuum avec le déchet, et donc avec toutes les questions de pollution) autrement qu'avec des chiffres, des graphiques, des analyses, qu'avec les outils de la rationalité scientifique. Si nous voulons comprendre la crasse, nous devons commencer par accepter qu'elle ne nous appartient plus, qu'elle ne nous obéit plus. Il s'agissait pour moi de lui reconnaître une puissance d'agir propre : de voir ce que ça produirait de la considérer, non plus comme un artefact ou un ensemble d'artefacts, mais comme un élément (comme la mer, le vent, la pluie ou la terre), un élément qui a sa vie propre. Elle est vivante comme Frankenstein est vivant ; elle a le pouvoir d'accomplir l'imprévu, comme elle a le pouvoir de tous et toutes nous détruire. Que se passe-t-il dès lors que nous la regardons, que nous l'écoutons, sans l'enfermer dans ce que nous pensons déjà savoir à son sujet ?



Conversation chorégraphique avec un sac plastique, Résidence 4, février 2021

5) Le « parler-bouger »

On peut dire que globalement mes explorations lors de cette recherche furent de deux types : des explorations corporelles au plateau, généralement muettes, d'une part, et des explorations verbales, généralement immobiles, de l'autre.

Constatant cette espèce de bipartition de la recherche, se déployant en parallèle dans deux dimensions qui ne trouvaient pas facilement à se rejoindre, je suis partie à la recherche de ce que pourrait être une pratique du « parler-bouger » : improviser un texte, au plateau, et *en même temps* improviser du mouvement ; tâcher, tant que possible, que ces deux choses n'en forment qu'une, que le texte et le mouvement se nourrissent, se soutiennent, naissent d'un même élan et se fassent exister réciproquement.

Cela pouvait consister à superposer un chemin de pensée sinueux tout en exécutant une tâche ménagère répétitive (comme la marche peut être le support de la pensée) ou, à l'inverse, de m'intéresser à la sorte particulière de pensée, de langage et de récit qui émerge lorsque l'on est physiquement concentré sur une tâche spécifique, exigeant une grande attention – peut-être un peu flottante, un peu décousue, semblable parfois aux images des rêves ou des presque rêves : une pensée laissant la place à des associations, articulations et formulations inattendues. À chaque fois, je m'intéressais à quelque chose de l'ordre de la logorrhée : une parole qui s'emballe et ne s'arrête plus, qui produit du déchet, mais qui a sa puissance et son sens dans cette prolifération.

III. Poils et pennes... chercheuse s'arrache les cheveux, recherche y laisse des plumes



Mes cheveux sont sales – Résidence 2, juillet 2020

À l'attention de pisteuses et pisteurs à venir, je m'attarde ici sur quelques-unes des impasses et difficultés auxquelles j'ai eu affaire.

Il va de soi qu'un certain nombre des choses que j'affirme ci-dessous, quant à ce que je voulais faire et à ce dont j'aurais eu besoin pour y parvenir, n'étaient pas si clairement formulées à l'entame de ma recherche. Ce fut donc la première et principale vertu de mon passage à L'L que de les conscientiser.

Premier problème, lui-même fait de plusieurs problèmes plus petits

Ma question de recherche était *c'est quoi être sale / c'est quoi la crasse*. Une question qui n'a donc en elle-même, comme je l'ai dit, aucun rapport avec les arts vivants. En conséquence, cette question s'est, tout du long, vue suivre de près par une autre, lui marchant dans les pattes : *comment ma recherche peut-elle se déployer au plateau ?*

La première piste fut, en toute logique, de convier la crasse sur le plateau. Pour l'observer, et observer son pouvoir, observer comment elle opère, comment elle agit. Je ne voulais pas travailler avec le *signe* crasse (accessoire, décor ; c'est-à-dire une chose qui figure la crasse, qui soit sur le plateau à *la place* de la crasse), mais avec la crasse proprement dite, la « vraie ».

Cela comportait plusieurs difficultés :

D'abord, la crasse ordinaire, celle à laquelle on pense spontanément quand on dit « crasse », s'appréhende plutôt de près, par le toucher, l'odorat, et se révèle généralement à nous en petite quantité (poussière, taches, traces) : rien qui ne se voie de loin, dans la distance (même de seulement quelques mètres) du plateau. Le monticule de poussière sorti du sac

d'aspirateur était si petit qu'il disparaissait presque. Le contenu de la poubelle déversé dans la salle était, déjà à quelques pas, insignifiant, inintéressant, impuissant : on n'en sentait pas l'odeur, on ne percevait pas les coulées brunâtres, on ne soupçonnait pas les mouchettes. Mes cheveux sales, mon odeur de transpiration, tout disparaissait... Pour que de la crasse soit visible au plateau, il faut qu'elle soit présente en grande quantité, voire en quantité énorme... Bref, qu'elle soit extrême, paroxystique. Et pour constituer cette énorme quantité, il aurait fallu soit mettre en place un processus d'accumulation de grande ampleur, qui impliquait des questions de transport et de stockage difficilement compatibles avec les possibilités offertes par L'L, soit la fabriquer artificiellement : pour figurer la poussière, j'ai utilisé de la farine... mais alors ce n'était pas de la poussière...

Ensuite, la crasse est extrêmement contextuelle. Sur le plateau, les choses, même quand elles ne sont pas placées là en tant que signes, mais pour elles-mêmes, changent de nature. Elles cessent en quelque sorte d'être ce qu'elles sont « dans la vie », se chargent de caractères plastiques et esthétiques qui, dans le cas de la crasse, a priori banale et laide, la dénaturent. Si j'ai de la terre sur les mains, j'ai les mains sales. Mais un monticule de terre sur un plateau, ce n'est pas sale, c'est une certaine texture, une certaine manière de renvoyer la lumière, une certaine manière de coller sur le corps, ou un ensemble de signifiés (la nature, la vie grouillante, le travail agricole...). Bref, une série de propriétés et de significations qui escamotent la saleté elle-même. Pour connaître la crasse, et se laisser instruire par elle, il faut l'étudier « dans son milieu », en tant que crasse.

Enfin, si la conséquence des deux points précédents était qu'il fallait simplement me rendre moi-même dans les endroits où la crasse se trouvait, le contexte a doublement joué contre moi. D'abord, la recherche s'est déployée au temps du covid, temps qui nous paraît loin peut-être, mais qui a porté si haut la préoccupation de la contamination que souvent l'idée de m'exposer à une crasse qui n'aurait pas strictement été la mienne (même, banalement, ramasser des déchets dans la rue) a été exclue de commun accord avec l'équipe de L'L, par mesure de précaution. Ensuite, parce que, pendant 4 résidences sur les 6, j'étais enceinte – contexte qui, là aussi, invitait à une forme de prudence...

Second problème

D'autres détours furent dès lors empruntés : filmer la crasse en gros plan ; travailler à partir de ma propre connaissance, personnelle et intime, de la crasse. Mais ces tentatives ne firent que mettre au jour et renforcer mon désir de faire apparaître la crasse directement sur scène, sans médiatisation. Je n'avais pas envie de travailler à des séquences scéniques « sur » la crasse, c'est-à-dire de travailler au plateau une forme ou un discours qui porte sur « un sujet » qui serait la crasse. Je voulais que la crasse agisse, qu'elle-même soit le moyen, le vecteur, l'agent et la raison d'être d'une expérience scénique qui éclaire notre relation à notre environnement. Je voulais que la crasse soit un dispositif, et non le thème ou le propos d'une séquence dont la matière serait un texte, ou du mouvement. C'est cela aussi qui est devenu plus clair dès lors que s'est formulée la piste « animiste » : comme dans une séance de spiritisme, il s'agissait de faire intervenir la crasse, de prêter l'oreille pour entendre ce qu'elle avait à nous dire. Et le moyen de « faire intervenir la crasse », directement, sur scène, est le processus artistique que je recherchais.

On touche ici au second problème : parmi les modalités de travail que propose L'L, certaines – travailler seul·e dans une salle – ne me permettaient pas d'expérimenter ce qui me faisait vibrer, et donnait son sens à ma recherche. Pour reformuler ce qui précède, on peut dire que ce que je voulais, c'était créer des espaces où certains types de relations deviennent possibles. En ce sens, et de manière générale dans ma pratique, on peut dire que ce qui m'intéresse dans les arts vivants, ce sont les relations qu'ils actualisent, qu'ils font *jouer*

– relations entre la fiction et le réel, entre le vrai et le faux ; relations entre les performeur·euse·s et les spectateur·rice·s ; relations entre l'institution culturelle et la ville où elle est implantée... La proposition de L'L consiste précisément à isoler le·a chercheur·se d'une bonne part de ces éléments, de suspendre les relations habituelles que les artistes nouent autour d'un projet avec les institutions, les producteur·rice·s, les lieux d'accueil, les spectateur·rice·s... tout ce qui se trouve, donc, *autour* du travail théâtral, mais qui, pour moi, lui confère son sens, sa pertinence et sa portée. La proposition de L'L repose sur l'idée qu'il est précieux pour des artistes de pouvoir chercher en étant préservé·e de ces relations, qui peuvent parfois agir comme des contingences parasites qui les contraignent et les détournent de ce qu'ils·elles veulent vraiment faire ; c'est-à-dire de pouvoir rencontrer ce que devient leur art dans le dénuement d'un tête à tête avec leur pratique. Vu que, dans mon cas, ces relations sont ce qui motive, oriente – et justifie le travail –, mes désirs et impulsions se sont trouvés, dès lors qu'ils en étaient extraits, sans fondement, sans raison d'être, et sans boussole. Sans la perspective, même lointaine, même dans la distance infinie de l'horizon, de la création et de la production d'un spectacle, c'est-à-dire de la fabrication d'un objet scénique *pour, avec, devant, à l'intention* d'autres personnes, j'ai en fait consacré une partie de mon temps à L'L à ne pas travailler, gardant mes idées pour plus tard.

Ces difficultés, repérées et formulées au cours de la résidence dite « récapitulative », firent émerger des pistes nouvelles pour la suite ; pistes plus précises et plus concrètes, qui impliquaient une réorientation radicale de mes modalités de recherche, mais incompatibles avec le cadre proposé par L'L, et qui ne pouvaient, donc, se déployer qu'ailleurs.

Ma recherche quitte donc le dispositif de L'L avec des enjeux mieux circonscrits, des désirs plus clairs, et un programme concret de prochaines étapes pour la suite de la recherche, qui se déploieront dans des contextes participatifs et in situ. La question, redéfinie, se formule désormais comme suit : « qu'est-ce que ça (nous) fait, la crasse ? » De quoi la crasse peut-elle être productrice, créatrice ? De quel rapport au monde, de quel rapport au temps, de quelle relation aux autres humain·e·s et non humain·e·s ? De quelle manière d'habiter notre planète, notre époque, nos problèmes ? L'enjeu ne serait donc plus « comment connaître la crasse » comme préalable à une expérimentation artistique, mais « comment faire de l'expérience que j'ai ou que nous avons de la crasse, le lieu, le terrain et le sujet d'une expérimentation artistique » et, en miroir, « comment cette démarche artistique peut-elle modifier l'expérience que j'ai/que nous avons de la crasse » et, par suite, notre relation à un certain nombre d'enjeux de notre temps, au premier rang desquels l'enjeu écologique et celui de la justice sociale.

À suivre...

Pister la recherche avant qu'elle ne se sauve. Du verbe sauver. La recherche s'enfuit, trottant gaiement, évoluer vers de nouveaux paysages.